



CLAIRE TABOURET DEVANT LES
MAQUETTES DE SON PROJET POUR
NOTRE-DAME DE PARIS, À L'ATELIER
VITRAILLISTE SIMON-MARQ, À REIMS.

NOTRE-DAME DE PARIS

LES LUMIÈRES DE

CLAIRE TABOURET

L'artiste peintre française dévoile, au Grand Palais, son projet de vitraux pour la cathédrale. Son rapport à la solitude, à la maternité et à la couleur raconte la genèse de cette œuvre événement. Entretien.

PAR SOLINE DELOS

C'ÉTAIT IL Y A PRÈS D'UN AN, LE 18 DÉCEMBRE 2024. Claire Tabouret était choisie pour réaliser six nouveaux vitraux de la cathédrale Notre-Dame de Paris, l'emportant sur sept cadors de l'art, dont Daniel Buren, Philippe Parreno, Yan Pei-Ming ou Jean-Michel Alberola. Son projet, en tandem avec l'atelier vitrailliste Simon-Marq, est dévoilé pour la première fois au Grand Palais, avant l'installation définitive le 8 décembre 2026. On y découvrira esquisses et maquettes, des encres sur papier reconstituant les six baies grande nature de sept mètres de haut. Une consécration de plus pour cette artiste de 44 ans, devenue l'une des plus en vue de sa génération. Native du Vaucluse, aussi discrète que déterminée, la diplômée des Beaux-Arts de Paris est passée de l'ombre à la lumière à l'âge de 32 ans. En 2014, le collectionneur et homme d'affaires François Pinault achète presque toutes les toiles qu'elle présente dans sa galerie d'alors, Isabelle Gounod, à Paris. Puis elle expose au Palazzo Grassi de Venise l'un de ses tableaux monumentaux. Une cohorte d'enfants graves tenant leurs lances tels les guerriers de « La Bataille de San Romano » d'Uccello, qui propulse la jeune peintre sur le devant de la scène. Fuyant cette célébrité soudaine, elle part s'installer à Los Angeles. Elle y poursuit son œuvre, ses groupes d'enfants aux regards frondeurs, ses débutantes aux robes de bal entremêlées, ses personnages pris dans des halos de couleurs acides. Là-bas, elle expérimente le bronze, la céramique, la tapisserie, imagine des paysages hallucinés sur fond de fourrure... Elle y rencontre aussi son mari, et met au monde ses deux filles, de 4 ans et

bientôt 2 ans à présent. Il y a six mois, elle est revenue s'installer dans l'Hexagone, dans la campagne du Loiret. Emmiettée dans un sweat-shirt, avec un air d'adolescente éternelle, le regard clair et la voix posée, elle se raconte sur Zoom, à l'aube de cette exposition majeure.

ELLE. Quel sentiment vous habite alors que vous vous apprêtez à dévoiler les maquettes de vos six vitraux ?

CLAIRE TABOURET. Le bonheur de les partager avec le plus de monde possible. La volonté de remplacer les vitraux de Viollet-le-Duc [1814-1879, ndlr] par des vitraux contemporains a fait polémique. C'est donc une chance de montrer le travail, de permettre au public d'en débattre, de se l'approprier. Je me dois d'accompagner ce projet, de mettre dessus des mots justes, de faire de la pédagogie. Après, il volera de ses propres ailes, et mon nom sera oublié.

ELLE. Cette polémique sur le remplacement de l'œuvre de Viollet-le-Duc et l'aspect concurrentiel de la candidature vous avait fait hésiter à participer.

Qu'est-ce qui vous a finalement décidée ?

C.T. L'envie de me mettre au service de quelque chose de plus grand que moi, et le thème choisi, la Pentecôte [pour les chrétiens, elle commémore la descente de l'Esprit saint sur les disciples, ndlr]. J'ai été emportée par cette idée d'harmonie, d'unité, de paix entre les hommes malgré la diversité de leurs langues. Ce souffle commun qu'on partage dans notre humanité, au-delà des croyances. Dans ce monde tellement divisé et chaotique, cela résonne. ●●●

ELLE. Comment l'avez-vous illustré ?

C.T. Le postulat de départ était de réaliser une œuvre figurative qui puisse être comprise par tous, et de représenter cette histoire en six étapes, guidée par six phrases. La première, « ils étaient tous réunis dans un même lieu », a fait naître l'image des apôtres se tenant la main, avec la Vierge Marie, dans une sorte d'intériorité, avec en toile de fond des vitraux inspirés de ceux de Viollet-le-Duc. Une manière d'évoquer des souvenirs qui auraient marqué les visiteurs. L'idée était de s'intégrer en douceur, de ne pas dénaturer la lumière blanche de Notre-Dame. Dans mes œuvres, une tonalité forte contamine souvent, malgré moi, l'ensemble. C'était donc un véritable exercice de me freiner dans mon désir de couleur, de trouver un équilibre entre les teintes, afin d'être dans une lumière à la fois colorée et neutre. Éviter les flaques de lumière rouge, bleue ou verte au sol. En réalité, j'ai imaginé ces vitraux comme une partition pour maîtres verriers.

ELLE. Vous avez grandi dans une famille antireligieuse, n'est-ce pas nécessaire d'avoir la foi pour un tel projet ?

C.T. Il faut avoir la foi en quelque chose. C'est vrai que ma famille ne m'a pas transmis cette histoire-là, mais l'art ayant transpercé mon cœur très jeune, j'ai toujours l'impression d'être traversée par quelque chose de plus grand que moi. En parlant avec des croyants et des religieux, je me suis aperçue que nous avions de nombreux points communs, notamment dans les mots, celui de « vocation », par exemple. La mienne m'est venue à l'âge de 4 ans, en découvrant les « Nymphéas », de Monet, au Musée de l'Orangerie. J'ai senti que je « tombais en peinture », comme on dit « tomber en religion ». La peinture m'a pris le cœur et le corps, et ne m'a jamais quittée. Elle donne un sens à tout.

ELLE. Le choix d'une artiste femme, un signe des temps ?

C.T. Oui, comme le fait d'être prise au sérieux, de sentir une confiance et une écoute absolues. Le comité artistique était majoritairement composé d'hommes – le président de la République, l'archevêque de Paris, les membres du diocèse, Bernard Blistène l'ancien directeur du Centre Pompidou et président du comité artistique de ce projet –, et ils



“J’ai senti que
je « tombais en
peinture », comme
on dit « tomber
en religion ».”

CLAIRE TABOURET

n’ont jamais évoqué le fait que je sois une femme. Le pire, c’est quand on vous dit : « On vous a choisie car vous êtes une femme. » Je suis peintre avant tout ! Cependant, Marie, dans le deuil de son fils, est le personnage central de la Pentecôte, et le fait d’être femme et mère m’amène sûrement à avoir un regard autre. Sans que cela soit mieux ou moins bien, juste différent de celui d’un homme.

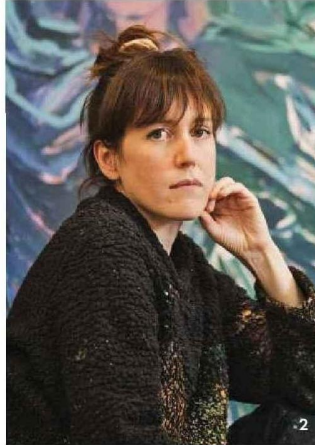
ELLE. Artiste, femme et mère, c’était presque impensable il n’y a pas si longtemps ?

C.T. Oui et, récemment, j’ai lu une phrase de l’artiste anglaise Tracey Emin qui date d’une vingtaine d’années : « Je connais des artistes – de bons artistes – qui ont des enfants, mais ce sont uniquement des hommes. » C’est d’une cruauté incroyable. Beaucoup de femmes artistes ne se sont pas autorisées à avoir des enfants, parce qu’elles savaient qu’elles ne pourraient plus être prises au sérieux. Il y a deux ans, j’ai croisé une jeune artiste très prometteuse qui m’a dit : « Tu es enceinte à nouveau, c’est formidable. C’est en voyant que tu avais un enfant que je me suis autorisée à en avoir un. »

ELLE. Comment avez-vous réagi ?

C.T. C’est l’un des plus beaux compliments qu’on m’ait faits. Je n’ai jamais voulu cacher que j’étais mère. Au contraire, j’ai fait en sorte que cela se sache, à travers mes peintures, certaines photos que je poste. J’ai voulu réconcilier cette image de maternité avec le fait de peindre tous les jours, de faire des expositions. La maternité n’épuise pas la création, au contraire. Elle apporte une richesse folle au travail car on est traversée par tant d’émotions, que l’on comprend la vie et la mort d’une autre manière.

NATHAN THELEN 2024 / ALESKEY KONDRATYEV / NICOLAS BRASSEUR / COURTESY THE ARTIST & ALMINE RECH



ELLE. Dans votre travail, vous revenez aux autoportraits régulièrement, pourquoi ?

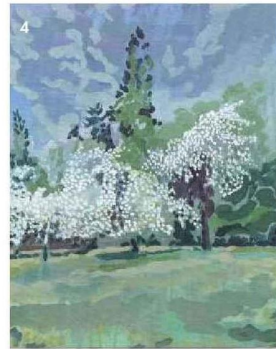
C.T. Parce qu'ils sont comme un terrain d'expérimentation sans fond où je peux parler de tout. Quand je regarde ceux réalisés il y a dix ans, je me trouve plus sexuelle, guerrière. Plus tard, mon corps se divise en deux – un dédoublement venu avec la grossesse. Dans ceux d'aujourd'hui, c'est comme si je scrutais les signes de mon visage qui change, les traits qui s'affaissent. Parfois, je suis très gentille avec moi, parfois moins, mais quand on se peint soi-même, on n'a pas à s'inquiéter de se vexer ! Je me souviens d'une exposition d'autoportraits de Rembrandt, de sa jeunesse à sa mort. On y traversait tous les sujets, le doute, la création, la jeunesse, l'aveuglement, l'érotisme, l'ego, la sexualité, la peur de la mort. L'autoportrait est l'essence de la question ultime : « Qu'est-ce qu'être soi ? »

ELLE. Lorsque vous viviez à Los Angeles, vous avez habité un temps dans une cabane en plein désert. Dans quel but ?

C.T. Je voulais voir ce qu'il y avait au bout du bout de la solitude. Il y a un côté très addictif dans la solitude et la peinture, cela peut même devenir un peu dangereux, car on risque d'oublier le chemin de retour. Et alors que je n'aurais pu trouver que des tas de cailloux dans ce désert, c'est sans doute ce cheminement qui m'a permis de rencontrer l'homme de ma vie. On avait chacun une cabane d'un côté et de l'autre de la montagne. Il est ébéniste et faisait alors le même trajet que moi, aller au bout de sa solitude.

ELLE. Vos portraits de groupe évoquent la place assignée...

C.T. On occupe de nombreuses places au cours d'une vie mais si on ne fait pas attention, la société tend à t'assigner à



1. ESQUISSES SUR PAPIER RÉALISÉES PAR L'ARTISTE POUR LES VITRAUX DE NOTRE-DAME DE PARIS.
2. CLAIRE TABOURET.
3. « THE DOCK » (2021).
4. « SOUNDS OF SPRING (10) » (2024).

“La maternité n'épuise pas la création. Elle apporte une richesse folle.”

CLAIRE TABOURET

une certaine place. En France, on a tendance à un peu coincer les artistes : « Buren, c'est celui qui fait des rayures, Claire Tabouret, c'est celle qui fait des portraits de groupes... » Or, j'ai toujours eu envie d'explorer différentes directions. D'ailleurs, vouloir être peintre, quel que soit le milieu d'où l'on vient, c'est déjà un pas de côté.

ELLE. Vous avez peint beaucoup d'enfants, quelle enfant étiez-vous ?

C.T. Très introvertie, mais avec un feu intense, une détermination farouche. Mes

parents qui étaient tous les deux professeurs de musique m'ont laissée tranquille, dans ma solitude et ma peinture. C'est ce qu'il me fallait. Très vite, alors que j'avais un peu de mal avec l'usage des mots, j'ai réalisé que le dessin et la peinture me servaient à communiquer, à séduire aussi. D'ailleurs, très vite, l'amour est passé par la représentation de l'autre, donner des dessins. L'envie de faire des expositions en a découlé, c'est ainsi que je créais du lien.

ELLE. Les vitraux de Notre-Dame, puis une rétrospective au musée Voorlinden aux Pays-Bas... Qu'est-ce qui vous meut ?

C.T. Penser que la peinture que je vais faire demain sera meilleure que celle d'aujourd'hui, parce que j'ai toujours une insatisfaction devant une toile terminée. Mais aussi, parce qu'à chaque fois, à force de travail, j'apprends quelque chose et j'acquies plus de liberté. C'est la clé, fondamentale, pour aller plus loin. ●

« CLAIRE TABOURET. D'UN SEUL SOUFFLE », du 10 décembre 2025 au 15 mars 2026, Grand Palais, Paris-8°. grandpalais.fr